

CANADA MUSICAL

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISANT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS.

Vol. I.

MONTREAL, 1^{er}. DÉCEMBRE, 1866.

No. 4

LE CANADA MUSICAL,

Publié le 1^{er} de chaque mois
PAR ADELARD J. BOUCHER,
Editeur Propriétaire.

Bureau, à Montréal,
Rue Notre Dame, No. 260.

ABONNEMENT, avec PRIME,

\$1.00 par année,
Rigoureusement payable d'avance.
10 centins le Numéro.

PRIME EXCEPTIONNELLE

présentée aux Abonnés du
CANADA MUSICAL.

Chaque abonné, en acquittant le montant de son abonnement, (\$1.00 par année,) aura droit de reprendre, en morceaux de musique désignés ci-dessous, à son choix, — pour la valeur d'une piastre, — montant entier de son abonnement.

Morceaux offerts au choix des abonnés.

La Mascarade Quadrille	Dorémus	50 cts.
Jacques Cartier Quadrille	De Terlac	50 "
Hippocrate Quadrille	Valade	50 "
Les Acadiens Quadrille	Desjardins	50 "
Les Canotiers du St. Laurent. Boucher		50 "
La Confédération Quadrille	Casorti	60 "
Piaton Polichinelle Quadrille	Legendre	50 "
Foberval Quadrille	De Terlac	50 "
Russian Carriage Song Galop	Rellé	50 "
La Couronne de lauriers	Lavallée	75 "
Souvenir de Sabatier, Valses	Boucher	50 "
L'oiseau-mouche	Lavallée	50 "
The Bonnie Blue Flag	Southern	50 "
Lætitia—Caprice de Salon	Casorti	35 "
Notre Religion, (Chant national) Olivier		30 "
Il me l'avait promis, Romance. Henrion		30 "
Dieu, mon enfant,	Robillard	30 "
Jolly dogs Galop	Boucher	30 "
Rosée amère, Romance	Abt	25 "
Le Dr. Grégoire, Chansonnette. Nadaud		25 "
Petite Alouette, Romance	Peltier	25 "
Grande Marche Canadienne	Sabatier	25 "
Mazurka des Etudiants	Mignault	15 "

Les abonnés de la campagne devront inclure un timbre de poste de .05 centins, pour payer le port des morceaux, qu'ils choisiront et qui leur seront expédiés, par le retour de la maille.

SOMMAIRE.—Des beaux-arts en Canada, (suite et fin), par Octave Pelletier.—Les infortunes nocturnes d'un violoncelliste: souvenirs, par P. Seligmann. La jeunesse d'Haydn, (suite et fin), par Adolphe Adam.—Fête musicale et littéraire au Couvent du St. Nom de Marie, à Hochélagà.—Avis divers.—Variétés.—Noël et ses cantiques.—Noël, en vers *farcis*, par Saboly.—De l'enseignement du piano, (suite) : de l'étude du mécanisme : de l'emploi des études : conseils divers, par Félix Le Couppey.—Le question du jour.—Liste d'abonnés au Canada Musical, (continuée).—Célébration de la fête de Ste. Cécile à Québec.—Conseils aux jeunes musiciens.—Calendrier.—Annonces.

✓ DES BEAUX-ARTS EN CANADA.

(Suite et fin.)

(Architecture, Sculpture et Musique.)

Comme il appartient aux architectes de faire l'histoire ou la description au point de vue de l'art, de tous les édifices religieux ou civils érigés en cette province, je ne ferai que mentionner en particulier ceux qui offrent le plus d'intérêt dans cette ville.

Dans cette colonie éminemment catholique, le temple du Seigneur fut toujours considéré comme le plus important de tous les édifices publics, celui où l'architecte déploya le plus les ressources de son art, et quoique nos temples n'aient rien de comparable aux cathédrales du vieux monde, il n'est pas de hameau si humble et si petit qu'il soit que ne dominent pas deux tourelles élégantes ou un clocher aérien.

Après la chapelle de Bonsecours—l'un des premiers monuments religieux de cette ville—je citerai l'Eglise Paroissiale. Cet édifice majestueux réunit heureusement le style gothique à celui de la renaissance; mais l'intérieur dépourvu de tout ornement, et en outre surchargé d'un double jubé de l'effet le plus mesquin, est loin de répondre à l'extérieur et surtout à la façade surmontée de deux tours massives de l'aspect le plus imposant, et ornée de trois statues colossales en ciment—ouvrage de M. Baccarini.

L'église St. Pierre, vue du jardin des RR. PP. Oblats, offre un coup d'œil des plus satisfaisants aux amateurs d'architecture gothique, par les apse-boutants qui, à l'instar de Notre-Damé de Paris, ornent ses parties latérales.

L'église St. Jacques présente à l'intérieur l'apparence des vieilles cathédrales du moyen-âge. Tout concourt à lui donner cet aspect : les parties latérales séparées de la nef par des colonnes élancées, l'effet magique de la lumière qu'interceptent des vitraux colorés et qui semble allonger la perspective de la nef, enfin la simplicité et la sobriété des ornements. La chapelle du Mont Ste. Famille ne présente rien de remarquable que son dôme élégant et élancé qui rappelle celui de l'Hotel des Invalides à Paris.

Le Gesù tout entier du style moderne, affecte la forme d'une croix. Son extérieur, à part de la façade qui n'est pas encore terminée, n'offre rien de remarquable. C'est à l'intérieur surtout que la peinture a déployé tout le luxe et l'harmonie des décors ; les proportions y sont admirables et la lumière habilement distribuée dans toutes les parties de l'édifice, permet à la vue de se reposer avec recueillement sur les scènes les plus variées et les plus touchantes de l'ancien et du nouveau Testament, et sur de pieux emblèmes.

L'idée d'embellir l'intérieur des temples de préférence à l'extérieur me paraît la plus rationnelle. Le culte et la vraie piété étant tout intime ne laissent le plus souvent paraître au dehors qu'une austère simplicité. Qu'importe au passant froid et indifférent l'extérieur pompeux et mondain d'un temple magnifique, si une humble croix suffit à l'indiquer au fidèle ? La cathédrale Anglaise (Christ Church) est ce que l'on pourrait appeler à l'extérieur, un joli bijou. Quelle profusion de dentelles artistement sculptées et de figures grotesques et diaboliques qui, tournées en dehors, semblent être l'emblème de l'esprit d'erreur et de mensonge chassé du sanctuaire par la droiture et la vérité. Ses dimensions exiguës et peu élevées, ses dépendances aux toits pointus et à girouettes lui donnent l'aspect de quelque chapelle dépendant d'une abbaye ou du caveau de quelque noble famille Anglaise. Son clocher élégant et élevé surmonté d'une croix, indique seul sa destination.

Après les monuments religieux, le mieux proportionné et le plus imposant de tous les édifices publics est sans contredit la Banque de Montréal. Son portique avec ses colonnes surmontées de chapiteaux corinthiens—artistement sculptés par les frères Larseneur—lui donnent l'aspect de quelque temple de l'ancienne Grèce, et si l'on avait conservé son dôme massif et imposant,—de quelque temple romain érigé sans doute, comme celui-ci, au culte de Plutus. Viennent ensuite la Banque de la Cité, la nouvelle Banque Molson, le marché Bonsecours et le Palais de Justice dont les vastes dimensions, les proportions régulières ou la richesse des sculptures réunissent tous les suffrages.

Les récentes améliorations opérées dans cette ville ont donné lieu à de rapides embellissements, et la rue Notre-Dame, par la variété et la somptuosité de ses édifices peut rivaliser avantageusement avec les plus belles avenues de New-York.

La sculpture, en Canada, peut être confondue avec l'art du tailleur de pierre appliqué aux édifi-

ces. N'oublions pas de mentionner cependant la splendide chaire en bois de l'église St. Jacques, due au ciseau de M. Dauphin,—et parmi les ouvrages de moindre dimension, une crose de fusil représentant une scène de chasse, finement découpée en bois, par M. A. Parthenais, habile jeune sculpteur Canadien enlevé trop tôt aux beaux-arts,—aussi divers groupes en bois, entre autres une Cène que l'on peut voir à la chapelle du Petit Séminaire à la montagne, et qui sont dus au talent de M. Ménard. Quant à l'art du statuaire il peut être considéré comme à peu près nul en Canada et à part les statues colossales en ciment qui ornent la façade de l'Eglise Paroissiale et quelques autres ouvrages qui n'appartiennent pas à l'art plastique proprement dit, on ne compte, en Canada, rien de remarquable en ce genre.

Un célèbre critique a dit : l'architecture est la forme *solide* et la musique la forme *fluide*.—tellement sont intimes les rapports qui existent entre ces deux arts dont la réunion est tout ce qu'on peut désirer de plus accompli en fait de beau idéal. Aussi un édifice de proportions harmonieuses nous fait-il désirer d'y entendre une belle symphonie. L'éloquence s'adresse à l'entendement et aux sentiments tout ensemble ; la poésie unit quelquefois le bon sens à la rime et est par conséquent susceptible de s'adresser à la raison en même temps qu'à l'imagination ; la peinture, par des objets déterminés, nous fournit la vive représentation de la nature et établit un rapport entre notre entendement, notre imagination et nos sentiments. Seules, l'architecture et la musique ne parlent qu'aux sentiments, de même qu'ils en sont la plus idéale expression.

C'est à cause de cette union intime et mystérieuse que nous désirerions entendre à la nouvelle église du Gesù une harmonie digne d'un temple aussi magnifique. Malheureusement la musique religieuse est la plus négligée en Canada ; il est étonnant qu'avec tant de moyens on ne réussisse, dans la plupart de nos temples, qu'à blesser l'ouïe des fidèles ou à ne leur plaire que par des chants légers et d'un caractère fort peu religieux, ou par des airs lascifs. (1)

En revanche la musique profane marche insensiblement vers le progrès. Des chœurs d'orphéonistes, aussi bien organisés que dirigés, concourent par leur répertoire choisi, à l'éclat de nos concerts.

(1) J'ai souvent entendu des organistes (?) exécuter sur l'orgue de la musique de piano et des motifs d'opéra et, dans quelques villages, les *contradances* du ménestrier de l'endroit, soit par ignorance, soit afin de se concilier la faveur des marguilliers que cette musique jette dans le ravissement. On compte, dans les villes surtout, d'heureuses exceptions : à Québec, les frères Gagnon semblent avoir pris au sérieux l'art des Bach et des Mendelsohn. A Montréal, MM. Labelle et Meilleur savent unir dans leur jeu le sévère à l'agréable, obligés qu'ils sont de ménager un peu le mauvais goût du plus grand nombre : M. Boucher est un excellent maître de chapelle et le chœur qu'il dirige à l'église St. Jacques, est l'un des mieux exercés de cette ville.

Des voix pures et pleines de fraîcheur, dont je ne nommerai pas les belles propriétaires, font les délices de nos salons.²

Quant à la musique instrumentale et quant à la musique de piano surtout, le mauvais goût a introduit dans nos salons un genre à la mode qui contribue à donner à cet instrument un rôle très secondaire. Une jeune demoiselle peut avoir parcouru au concert tout le cercle des connaissances humaines,—la métaphysique, la chimie, etc., voir même la cuisine bourgeoise, si elle ne joue pas le quadrille en vogue, son instruction est considérée comme incomplète. De là ce déluge de *fantaisies caprices* (par trop capricieuses) d'airs de danse, de variations sur des thèmes connus et *inconnus* le tout écrit à la vapeur et interprété de même.

Un habile professeur de piano—M. Paul Letondal—a tenté de rendre à cet instrument son prestige d'autrefois; de nombreux élèves,—parmi lesquels je mentionnerai Mlle. Marie Regnaud actuellement à New-York, Mlle. Rose de Lima Derome, MM. Ducharme et Panneton actuellement à Paris, et MM. Saucier, Fowler et Mazurette,—ont acquis, sous sa direction, un développement extraordinaire de leurs aptitudes naturelles et une exécution méthodique.

On compte aussi des violonistes distingués, entre autres, à Montréal, MM. Lavigne, Torrington et Sénécal, et, à Québec, M. Lavigneur. Un autre excellent violoniste, M. Jules Hone, élève du Conservatoire du Bruxelles, et qui s'est établi depuis peu dans cette ville, a déjà réussi à former des élèves remarquables, entre autres MM. Martel et Racette.

Dans tous les arts à leurs débuts, on imite généralement avant de créer, aussi compte-t-on en Canada plus d'interprètes de l'esprit des autres que d'écrivains; plus de copistes en fait de peintures que d'inventeurs; plus de virtuoses ou d'exécutants que de compositeurs. Or, de l'imitation à l'invention il n'y a souvent qu'un pas. Espérons qu'un jour des écoles de beaux-arts établies dans ce pays inviteront ceux qui interprètent ou imitent si bien, à créer à leur tour, en les assujettissant aux règles et en dirigeant leurs efforts. Si l'édifice n'est pas encore élevé, les matériaux ne manquent pas et n'attendent plus que l'architecte et d'habiles ouvriers.

OCTAVE PELLETIER.

² Quelques uns doivent à la direction des Delles. De Angelis une voix souple et de la méthode.

LES INFORTUNES NOCTURNES D'UN VIOLONCELLISTE.

SOUVENIRS.

Wiesbaden...Août, 1859.

..... Nous faisons l'envie et le désespoir de la table d'hôte.

On nous entendait rire d'un bout à l'autre de l'immense fer à cheval de Nassauerhof, et ces graves figures en étaient à se demander comment nous

faisions pour trouver tant de gaité devant une table d'hôte allemande.

Wieniawski venait de nous raconter avec une verve étincelante une foule d'aventures de ses récents voyages; chacun de nous apporta son contingent de souvenirs, et il y en aurait long à vous raconter; mais, pour aujourd'hui, je me résumerai en vous parlant seulement des voyages de Piatti en Angleterre.

Piatti a le violon en horreur, et le violonistes en exécution.

Or, écoutez, jugez et ne le condamnez pas.

Ce fut avec Molique, le célèbre violoniste allemand, qu'il fit son premier voyage dans les provinces anglaises.

Molique avait sa chambre contiguë à celle de Piatti. Le voisinage était charmant tant que la journée durait; mais dès que la nuit arrivait, et aussitôt que Piatti s'était enfermé dans ses rideaux, Molique se mettait à fumer. S'il s'était contenté de fumer, ce n'eût pas été un mal, le tabac engourdit les sens et provoque au sommeil; mais il marchait en fumant, et en fumant et en marchant il empêchait le pauvre Piatti de dormir.

C'est en vain qu'il pria, qu'il supplia Molique de cesser de marcher.

— Je ne puis fumer sans marcher, disait-il, et j'aime mieux mourir que de ne pas fumer.

Plus tard, Piatti voyagea avec Sainton.

Celui-ci ne piétinait pas la nuit; mais il a la manie du jeu de dominos; il y est d'une force presque égale à celle de Jules Janin, et il passait une partie des nuits à jouer avec un de ses amis. Piatti qui a, comme Napoléon, le privilège de ne dormir qu'un quart d'heure, quand il n'a qu'un quart d'heure pour dormir, Piatti dormait pendant que les deux amis jouaient; mais il était inmanquablement réveillé chaque fois qu'on tournait les dés, car, chaque fois aussi Sainton, ne manquait pas de s'écrier en frappant à la fois du poing sur la table et du pied sur le parquet:

“Coquin de double-six, je l'aurai donc toujours..”

Alors Piatti, ne pouvant trouver le sommeil, n'avait rien de mieux à faire que d'aller se mettre en troisième dans la partie de dominos. Il n'y trouvait pas grand plaisir; mais il fallait bien tuer...le sommeil.

Ses mécomptes avec les violonistes ne devaient pas s'arrêter là.

Beale lui proposa une tournée avec Ernst. A la bonne heure, se dit tout d'abord Piatti, Ernst a une santé très-délicate; il ne doit pas fumer la nuit, il dort, il faut qu'il dorme; je lui ferai ordonner de dormir par son médecin, et moi je dormirai aussi. Il ne jouera pas aux dominos, je ne l'ai jamais vu jouer qu'aux échecs; les échecs, un jeu d'imagination, cela ne fait pas de bruit, et s'il joue la nuit, eh bien! cela ne m'empêchera pas de dormir.

Enchanté des bonnes raisons qu'il s'était données, Piatti se mit en voyage avec Ernst. Ils arrivèrent, la nuit, dans une auberge, et tous deux couchèrent dans la même chambre. Piatti dormait déjà profondément, lorsqu'il fut réveillé tout

à coup par ces mots prononcés par Ernst : Perfide, tu mourras ! Piatti entra sa tête sous sa couverture. Puis, il entendit un mélange confus de paroles, des plaintes, des lamentations, puis enfin : "Eh bien ! oui, je te pardonne." Sur ces mots Piatti rassuré, mit le nez hors la couverture ; mais il passa le reste de la nuit à réfléchir mélancoliquement sur sa destinée.

Je n'ai pas de chance avec les violonistes, se disait-il : celui-ci a le cauchemar..., il rêve tout haut, mais ce n'est pas sa faute, et je ne puis lui en vouloir.

Piatti avait oublié ses mésaventures, ses nuits d'insomnie, lorsque l'année dernière, il fit une tournée avec Sivori. Il venait de se coucher, et Sivori de son côté était entré dans sa chambre tout à côté de celle de Piatti. Comme je vais bien dormir, se dit Piatti, en sentant passer sous ses paupières cette espèce d'engourdissement qui précède le sommeil ; mais à peine avait-il éteint sa bougie qu'il entend ou croit entendre une sorte de bruit dont il ne pouvait avoir l'explication : c'était comme un clapotement de petits marteaux.

— Ce sont des souris, dit-il, et il se retourne dans son lit ; mais au clapotement vient se joindre un bruit qui rappelle celui qu'on entend si souvent dans le midi de la France et en Italie cette espèce de frôlement produit par les moustiques. Ce n'est pas possible ! dit Piatti, il fait un froid de loup, ce n'est pas la saison des moustiques.

C'est une illusion de la patrie : je ne suis pourtant pas à Bergame, et je ne rêve pas.

Il sonne, il appelle, on vient, on lui assure qu'il n'y a ni souris dans l'hôtel, ni moustiques dans l'air ; cependant il continua d'entendre ces clapotements mêlés de légers sifflements.

Enfin, s'approchant peu à peu de l'endroit d'où ces bruits paraissent venir, il arrive à la chambre de Sivori, et le trouve en chemise, mais sans lumière, faisant claquer ses doigts sur un violon, et frôlant de son archet détendu les cordes démontées.

C'est ce genre de travail, auquel se livre Sivori la nuit, qui avait produit ce bruit inexplicable et empêché Piatti de dormir.

— Ecoute, lui dit-il, j'ai vécu en Espagne, où les sérénos vous réveillent à toute heure de la nuit pour vous dire le temps qu'il fait ; j'ai séjourné en Hollande, où des hommes sont payés tout exprès pour vous réveiller, en jouant de la crécelle, pour vous dire l'heure qu'il est, et pour vous souhaiter une bonne nuit ; j'ai dormi même à Anvers malgré le carillon qui joue toutes les heures, les variations du *Carnaval de Venise*, et, toutes les demi-heures, l'air du tambour major dans le *Caid* : tu vois que je suis pourtant bien constitué sous le rapport du sommeil. Eh bien ! je n'ai jamais pu m'habituer à dormir avec des souris et des moustiques ; et tout ce qui peut me rappeler la souris qui gratte ou le moustique qui pique, m'est souverainement odieux. Ainsi, mon ami, promets-moi de ne plus me faire cette imitation, ou bien quittons-nous.

Ils se quittèrent. D'ailleurs, Beal venait d'engager Herman pour plusieurs concerts avec Piatti.

— Un instant, dit-il, fumez-vous la nuit ?

— Jamais.

— Jouez-vous aux dominos la nuit ?

— Rarement...

— Étudiez-vous votre violon la nuit ?

— La nuit je dors.

— Enfin êtes-vous somnambule ?

— Point que je sache.

— Cette réponse ne me satisfait pas pleinement, n'importe, je me risquerai encore cette fois, mais ce sera bien la dernière... Avez-vous soupé ? dit-il à Herman.

— Non, et j'accepterai volontiers.

— Eh bien ! soupons ensemble et causons.

— Depuis ces cruelles insomnies, Piatti prenait chaque soir une sorte de pilule dans son thé. Ces pilules, qui avaient la vertu de faire un peu dormir ceux qui ne dorment pas du tout, devaient inévitablement jeter dans un sommeil léthargique ceux qui d'ordinaire dorment assez bien.

Voilà mon affaire, se dit Piatti, regrettant amèrement de n'avoir pas pensé plus tôt à ce moyen si simple de faire dormir ses malencontreux compagnons de voyage.

Le lendemain, ce fut lui qui alla réveiller Herman, lequel ronflait comme une toupie d'Allemagne.

— Avez-vous bien dormi, lui-dit-il ?

— Comme une marmotte.

— Voulez-vous encore souper avec moi ce soir ?

— Comment !... mais j'y comptais bien.

— Nous ne savez pas le plaisir que vous me faites en acceptant ; si vous m'aviez refusé, je n'aurais pas dormi.

— Vous êtes vraiment trop aimable."

Et chaque soir c'étaient de nouvelles pilules jetées adroitement dans la tasse de thé préparée devant Herman. Et chaque matin c'était Piatti qui était obligé d'aider le réveiller.

— Comme je dors dans ce pays !

— Ce sont les brouillards de la Tamise, répétait Piatti.

— Quel sommeil délicieux !

— C'est l'effet de l'atmosphère épaisse de l'Angleterre.

— Je crois que je dors trop.

— Laissez donc... le sommeil... c'est la mort... de chaque jour... il ne faut penser qu'au lendemain...

Dernièrement, Piatti voyageait avec Wieniawski dans les villes d'eaux des bords du Rhin. Lorsque Wieniawski lui fit la proposition de ce voyage, il vit un frisson passer sur la figure de Piatti.

— Qu'avez-vous, lui dit-il ?

— Rien, lui répondit Piatti... d'amers souvenirs presque effacés maintenant.

Et sur les instances de Wieniawski, Piatti lui fit la narration de ses voyages avec Molière, Sainton, Ernst, Sivori, jusqu'à l'aventure de Herman.

— Rassurez-vous, mon ami, lui dit Wieniawski ; je ne fume qu'après dîner, je ne joue aux dominos qu'après avoir famé, et je ne rêve qu'en silence.

D'ailleurs, je vais me marier, et pour commencer à me ranger, je m'habitue à bien dormir.

— Alors, dit Piatti j'accepte; voyageons, jouons, fumons, poétisons, rêvons; mais, la nuit, de grâce, dormons.

Les deux amis partirent; seulement Wieniawski en échange de sa promesse de ne pas troubler le sommeil de Piatti, lui fit promettre, de son côté, de ne rien ajouter à la tasse de thé qu'il prend chaque soir.

Voilà six semaines que la convention a été conclue, et elle est fidèlement exécutée par les parties contractantes. — *La Gazette artistique.*

P. SELIGMANN.

LA JEUNESSE D'HAYDN.

(Suite et fin.)

Le violon accordé, nos deux artistes commencèrent la sonate. Spangler n'était pas un musicien de premier ordre; cependant il avait assez de sentiment de son art pour n'être pas insensible à ses beautés, et, dès les premières mesures, il fut surpris de la clarté, de la régularité du plan, de la fraîcheur d'idées et de la nouveauté de la musique qu'il exécutait. L'andante lui révéla encore d'autres beautés, et à la fin du rondo final il était transporté de plaisir et d'admiration.

— Ah ça! mon cher maître, dit-il à Haydn, je vous dois une réparation: j'ai parlé un peu cavalièrement de votre musique avant de la connaître; mais, maintenant, je dois changer de ton. Mais c'est que c'est très-bien, très-original! Je ne sais pas du tout ce que valent les manuscrits, n'étant en rapport avec aucun marchand de musique; mais je suis à présent convaincu que vous pourrez très-bien tirer parti de votre talent de compositeur.

Haydn fut enchanté de ces éloges non par amour-propre, mais parce qu'ils lui faisaient concevoir l'espérance de ne pas être longtemps à la charge de son ami. A date de ce moment, les efforts furent employés en commun à vaincre la misère. Un secours efficace leur fut encore donné par un voisin, un brave perruquier, nommé Keller. Cet honnête artisan avait souvent entendu chanter Haydn à Saint-Stéphan, alors qu'il possédait encore sa belle voix de soprano, et il s'était pris d'enthousiasme pour le jeune virtuose: le récit de ses malheurs ne fit qu'augmenter l'intérêt qu'il lui portait. Spangler était dehors presque toute la journée, occupé à donner des leçons ou à des répétitions pour ses bals ou ses concerts: pendant ce temps, Joseph restait seul, cloué devant son clavecin, jouant et rejoignant sans cesse les six premières sonates d'Emmanuel Bach, qui lui étaient tombées sous la main, et pour lesquelles il conçut et conserva toujours une admiration profonde. Il composait aussi, écrivant toutes les idées qui bouillonnaient dans sa tête. Keller venait souvent l'écouter; il admirait tant de talent et de

courage, et déplorait une telle misère. Haydn ne comprenait pas qu'on s'apitoyât sur sa position.

Assis à mon clavecin rongé par les vers, dit-il plus tard, je n'enviais pas le sort des monarques. Cependant la misère augmentait chaque jour: les dépenses de Spangler avaient été doublées, et ses revenus étaient restés les mêmes. C'est au bon Keller que nos deux amis durent de voir améliorer un peu leur existence. Il n'y a pas de protection à dédaigner, et celle d'un perruquier peut être très-efficace. Keller avait toutes les vertus de sa profession, aussi ne manquait-il pas de causer et de causer longuement avec ses pratiques: il parlait et tant de son jeune protégé, qu'il finit par intéresser quelques personnes à son sort. Grâce à lui et à ses bavardages, Haydn obtint une place de premier violon à l'orchestre du couvent des révérends pères de la Miséricorde; puis, de temps en temps, et aux grandes fêtes, il obtenait un congé et allait jouer l'orgue dans la chapelle du comte de Hangwitz; pendant la semaine il donnait quelques leçons de clavecin et de chant, toujours obtenues par l'importunité ou à la recommandation de Keller.

L'ambassadeur de la république de Venise à Vienne avait une amie qui raffolait de musique; le vieux maître de chapelle Porpora était commensal de l'ambassadeur et avait trouvé une espèce de retraite dans son hôtel. Haydn fut introduit auprès de la belle Wilhelmine, l'amie de l'ambassadeur, en qualité de claveciniste accompagnateur. Elle proposa au jeune musicien de la suivre aux bains de Manensdorf où elle allait passer quelque temps. Haydn accepta avec d'autant plus d'empressement, que Porpora était du voyage, et qu'il brûlait du désir de recevoir quelques leçons de cet homme célèbre qui avait été l'heureux rival de Handel.

Porpora était un veillard quinqué et morose, peu bienveillant de sa nature; il ne se souciait guère de perdre son temps à donner des leçons qu'on ne lui paierait qu'en reconnaissance. Haydn parvint cependant à en obtenir quelques bons conseils; mais que ne dut-il pas faire pour captiver les bonnes grâces du professeur récalcitrant! Levé avant le jour, il brossait soigneusement ses habits, nettoyait ses souliers, préparait sa perruque et se regardait comme très-heureux lorsque ses soins journaliers n'étaient pas accueillis par quelque bourrade. A la fin, cependant, tant de persévérance et d'abnégation, et peut-être aussi ses rares dispositions musicales, finirent par triompher de la résistance de Porpora; touché des soins et des attentions respectueuses de ce domestique volontaire, il consentit à lui donner quelques leçons. Haydn en profita si bien, qu'à son retour à Vienne, l'ambassadeur, étonné de ses progrès en l'entendant accompagner son amie chantant une des cantates si difficiles de Porpora, fit à notre jeune homme une pension de six sequins par mois.

Haydn fut alors le plus heureux des hommes: il put largement acquitter sa part des dépenses de

la communauté, et n'en mit que plus d'ardeur à rechercher en ville des leçons dont le produit augmentât le bien-être de leur ménage d'artistes. Il ne cessait de composer des morceaux qu'il faisait jouer à ses élèves; mais il y attachait si peu d'importance, qu'il les leur laissait et ne s'en occupait plus, une fois qu'ils étaient composés. Quelques-uns de ces morceaux furent entendus par des appréciateurs dignes de les comprendre; plusieurs furent gravés sans le consentement et à l'insu d'Haydn, qui ne se doutait même pas qu'il pût tirer le moindre profit de son talent de compositeur, et sa réputation commençait déjà à se répandre à Vienne et chez les éditeurs sans que, dans son aimable naïveté, il se crût autre chose qu'un pauvre musicien gagnant péniblement sa vie à donner des leçons et à jouer dans quelques orchestres.

Un jour, il fut appelé pour accorder un clavecin chez la comtesse de Thun. Il fut introduit; par un laquais, dans un splendide salon et laisse seul devant un superbe clavecin pour s'y acquitter de sa besogne. Quand le clavecin fut accordé, Haydn compara ce magnifique instrument à la chétive épinette sur laquelle il travaillait si assidûment. Ce n'étaient pas les riches peintures dont était orné le clavecin et sa forme élégante qui le séduisaient; c'étaient ses trois claviers, ses jeux de toute espèce, le son superbe de l'instrument et le parti qu'on en pouvait tirer, qui excitaient son envie. Que les gens riches sont heureux, se dit-il, d'avoir des appartements assez grands pour y loger de si beaux et si vastes instruments! Pour une fois au moins et pour quelques minutes, je veux jouir de leur bonheur, et puisque j'ai accordé ce clavecin, j'ai bien le droit de l'essayer et de m'en servir pendant quelques instants. Il se mit alors à improviser; la supériorité de l'instrument excitait son génie, il s'abandonna à toute la verve de ses idées. Depuis une heure, perdu dans un autre monde, celui des poètes et des musiciens, il se laissait aller à toutes les rêveries de son génie et aurait sans doute encore continué longtemps, si, en levant les yeux par hasard, il n'eût distingué devant lui une jeune et belle femme pensive, et cependant émue par ces accords merveilleux; elle l'écoutait depuis longtemps sans qu'il se fût même aperçu de sa présence. Il se hâta de quitter le clavecin, tout confus d'avoir un témoin de l'indiscrétion qu'il s'était permise.

— Qui êtes-vous, mon ami? lui dit la dame d'une voix douce et rassurante.

— L'accordeur qu'on a fait appeler, et, ayant terminé de mettre cet instrument en état, j'ai voulu l'essayer et je me suis oublié. Pardonnez-moi, madame.

— Vous êtes tout pardonné, interrompit la jeune femme sans le laisser achever, c'est moi, au contraire, qui suis coupable de vous avoir empêché d'achever le morceau que vous exécutiez: il est bien beau, voudriez-vous me le redire?...

— Mon Dieu, madame, je vous en jouerai un autre si vous le désirez, mais il me serait impossible de vous répéter celui-là.

— Impossible? et pourquoi?

— Parce qu'il n'existe pas: en essayant ce clavecin, je laissais courir mes doigts au hasard; la beauté de l'instrument m'a peut-être mieux inspiré qu'à l'ordinaire, et ce que vous voulez bien appeler un morceau, n'était qu'une improvisation sans importance.

— Une improvisation?... de vous?

— Certainement de moi, madame; puisque j'improvisais, il fallait bien que ce fût de moi.

Haydn n'était pas encore assez au fait du monde pour savoir que lorsqu'il échappe une sottise à quelqu'un dont on dépend, ou dont on a besoin, il faut avoir garde de la relever. La belle dame ne pouvait cependant croire que le petit jeune homme assez mal tourné qu'elle avait devant les yeux fût l'auteur de la belle musique qui l'avait frappée.

— Comment vous nomme-t-on donc, monsieur l'improvisateur? lui dit-elle.

— Joseph Haydn.

— Haydn! seriez-vous le fils ou le parent de ce musicien mystérieux que personne ne connaît et dont plusieurs morceaux ont déjà tant de vogue?

— Je ne sais, madame, s'il est un musicien de mon nom que l'on admire et que l'on ne connaisse pas: quant à moi, mon père est charron et sacristain au petit village d'Harrach, et, pour mon compte, je suis très connu de plusieurs personnes de Vienne: vous pouvez vous informer de moi auprès de M. Spangler et de M. Keller.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître ces deux messieurs: pourriez-vous me dire qui ils sont?

Tous deux sont mes meilleurs amis: le premier est un fort bon musicien avec qui je demeure et dont je partage la bonne et la mauvaise fortune; le second est un perruquier qui demeure dans ma maison et qui a beaucoup de goût; car je lui joue toute la musique que je compose, et il en est quelquefois très satisfait.

— C'est inconcevable! se dit la dame.. Ah! une dernière épreuve peut me donner le mot de cette énigme, et, saisissant un morceau de musique parmi ceux rangés dans un casier placé sous le clavecin, elle le plaça sur le pupitre. Jouez-moi cela, monsieur, dit-elle en ouvrant le morceau de musique à la première page.

Haydn y eut à peine jeté un coup d'œil, qu'il s'écria:

Mais c'est une de mes sonates, et gravée encore! ah! quel plaisir! quel honneur! ah! madame, donnez-moi ce morceau, je vous en prie. Ma musique gravée, publiée!

— Un instant, dit la dame, puisque ce morceau est de vous, vous n'aurez sans doute pas besoin de la musique devant vos yeux pour l'exécuter; quand vous me l'aurez fait entendre sans regarder la musique, je vous donnerai le cahier, je vous le promets. Voyons, commencez.

Et elle avait retiré la sonate du pupitre et suivait des yeux sur le cahier qu'elle tenait à la

main. Haydn s'était mis au clavecin, et il exécuta la sonate d'un bout à l'autre; mais, électrisé par l'espèce de défi porté à son honneur par celle qui semblait douter qu'il fût bien l'auteur de son propre ouvrage, il ajouta quelques traits plus difficiles et plus brillants que ceux qu'il avait écrits et se surpassa dans l'exécution de son morceau.

La comtesse de Thun, car c'était elle que le son du clavecin avait attirée du fond de ses appartements dans le salon, la comtesse voulut connaître par quelle circonstance un compositeur d'un tel mérite en était réduit à faire le métier d'accordeur. Haydn fut obligé de raconter toute son histoire, sans en omettre aucun détail.

— Monsieur Haydn, lui dit alors la comtesse, vous allez emporter cette sonate gravée que vous avez paru désirer; mais, en échange, il faut que vous contentiez un caprice de femme, qui vient de me venir à l'instant. Je désire que vous composiez, pour moi, une sonate dont je vous prie de m'apporter le manuscrit dès que vous l'aurez terminée, et je vous demande la permission de vous la payer d'avance; et elle remit à Haydn une somme de vingt-cinq ducats. Pour lui, c'était la fortune. La fortune, effectivement, changea subitement pour lui, grâce à la protection de la comtesse, il fut présenté aux premiers personnages de l'Empire, et, quelques années après, il entra au service du prince Esterhazy, où il passa la plus grande partie de sa vie. Son premier soin fut de faire admettre Spangler au nombre des musiciens de Son Altesse. Mais il avait encore une autre dette à acquitter, celle qu'il avait contractée envers Keller. Il crut de son devoir de la payer en épousant la fille du perruquier.

Ici doit se terminer cette esquisse des premières années d'Haydn; constamment employé au service de Prince Esterhazy, il ne cessa de composer pour lui, et l'histoire d'Haydn est tout entière dans l'immense catalogue de ses travaux. Voici la musique d'église qu'il composa: quinze messes, quatre offertoires, un *Salve Regina* à quatre voix, un *Salve Regina* pour l'orgue seul, un cantique pour la messe de minuit, quatre motets au Saint-Sacrement, un *Te Deum* à trois chœurs, cinq oratorios, le retour de Tobie, un *Stabat Mater* et les sept dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix.

Quoique j'aie entrepris aujourd'hui de ne parler que de l'enfance et de la jeunesse d'Haydn, je ne puis résister au désir de retracer une circonstance d'un de ses voyages, et celles qui accompagnèrent ses derniers instants.

Vers l'an 1792, un paquebot ramenait des voyageurs d'Angleterre en France. Le temps était calme; on causait, on riait, — dans l'entrepont un bonhomme d'Allemand disait son chapelet dans un coin de la salle. Tout à coup un orage s'éleva, le navire est fortement ballotté, les vagues heurtent contre ses flancs et s'élancent même par dessus: on ne causait plus, on ne riait plus, on avait grand peur. Notre Allemand, tout au contraire, riait aux éclats, courant de côté et d'autre, représentant par ses gestes et sa voix le mouvement du navire,

le bruit des vagues, et s'écriant "c'est cela, mon bon maître Nicolo; si seulement tu étais ici!" Cependant l'orage s'apaisa, et les passagers demandèrent à cet homme ce qui l'avait mis de si bonne humeur au milieu de la transe commune. — C'est un souvenir de ma jeunesse, dit-il. Étant à Vienne, Nicolo Porpora, mon maître, me dit un jour de mettre en musique une tempête sur mer. Comme je n'en avais jamais vu, je le priai de m'en donner quelque idée. Aussitôt il se mit à faire la pantomime que vous m'avez vu faire par une agréable reminiscence. On voulut alors savoir le nom de ce diseur de chapelet. Il répondit avec bonhommie, je m'appelle Joseph Haydn. A ce nom tous les passagers se levèrent pour saluer le grand musicien.

Jusqu'à cette époque, sa réputation ne s'était guère étendue au delà du palais d'Esterhazy: les Anglais l'ayant admiré, les Allemands ne voulaient pas demeurer en arrière.

L'Europe a rendu hommage au génie de ce grand artiste: ses qualités personnelles lui concilièrent l'estime de ses compatriotes. A un caractère droit et simple, il joignait un certain enjouement. Totalement exempt de cet esprit de rivalité et d'envie qui a dégradé quelques talents supérieurs, personne ne mit plus de véritable chaleur à vanter et même à défendre les grands artistes dont Vienne s'enorgueillissait à cette époque. Il ne prononçait jamais le nom de Gluck qu'avec admiration et respect. Tout ce que je sais, disait-il dans une occasion, c'est que Mozart est le premier compositeur du monde.

Haydn avait fait deux voyages en Angleterre, l'un en 1790, l'autre en 1794. Dans les dernières années de sa vie, avec l'argent qu'il en avait rapporté, il s'acheta une petite maison dans un faubourg de Vienne où il termina paisiblement ses jours.

En 1808, ses facultés commencèrent à baisser et les habitants de Vienne voulurent au moins lui rendre un dernier hommage de son vivant. On organisa une splendide exécution de la *Création*, un de ses derniers chefs-d'œuvre. Cent soixante musiciens, ayant Salieri à leur tête, furent convoqués chez le prince de Lobkowitz; toute la noblesse de Vienne assistait à cette solennité; l'illustre vieillard fut apporté dans un fauteuil, des fanfares annoncèrent son entrée dans la salle; la princesse Esterhazy était allée au-devant de lui et l'introduisit au milieu de l'aristocratie assemblée, où on lui prodigua toutes les marques de respect et d'admiration. Les applaudissements se renouvelaient à la fin de chaque morceau. Ému par toutes ces marques de sympathie, Haydn ne put résister à son émotion; un médecin placé près de lui fit observer que ses jambes n'étaient pas assez couvertes: en un instant un morceau d'écharpes, de châles et de cachemires vint s'accumuler aux pieds du vieillard, mais il fit signe qu'il n'aurait pas la force de rester plus longtemps. On l'enleva sur son fauteuil; au moment de sortir de la salle, il fit arrêter les porteurs, il fit une légère inclination vers l'assemblée

étendant les mains vers l'orchestre, il sembla bénir ses frères, ses enfants, les dignes interprètes de son génie, les nobles instruments de sa gloire.

Au commencement de 1809 ses forces s'affaiblirent de plus en plus. L'armée française approchait de Vienne, le pauvre vieillard eut encore la force de se lever : il fallut qu'on le mit devant son piano et, là, d'une voix tremblante et cassée il se mit à chanter l'hymne :

Dieu ! sauvez l'empereur François !

Le 10 mai, l'armée française était à une demilieue du petit jardin d'Haydn. Quinze cents coups de canon ébranlèrent les airs dans cette journée, quatre obus vinrent tomber près de sa maison. Ses domestiques, effrayés, se pressaient autour de lui ; il ne parlait plus ; seulement sa voix chevrotante articulait encore :

Dieu ! sauvez l'empereur François !

A peine entré à Vienne, Napoléon envoya chez l'illustre vieillard ; mais il fut insensible à tant d'honneur. La veille de sa mort il se fit encore porter à son piano, et chanta trois fois avec ferveur :

Dieu ! sauvez l'empereur François !

Le 31 mai s'éteignit un des plus grands génies dont l'art musical puisse se glorifier !

ADOLPHE ADAM.

Fin.

FETE MUSICALE ET LITTERAIRE AU COUVENT DU ST. NOM DE MARIE.

Les élèves du couvent du St. Nom de Marie, (que dirigeant avec un succès remarquable, les religieuses des S. Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga,) n'ont pas voulu rester indifférentes à l'appel fait à la charité publique, en faveur des infortunés incendiés de Québec. Pour avoir été un des derniers, le concert qu'elles ont organisé mardi le 27 Novembre, n'en a pas été moins réussi, ni moins brillant. Longtemps avant l'heure fixée pour le commencement de la séance, la superbe façade de cet établissement présentait un coup d'œil des plus imposants ; les flots de lumière que projetaient ses cinquante-six fenêtres lui donnant l'apparence de quelque palais enchanté. En entrant dans la magnifique et spacieuse salle de concert nous fumes plus agréablement surpris encore de la trouver encombrée par un auditoire d'élite et fort nombreux, comprenant plusieurs messieurs du clergé et militaires, que ni l'apparence menaçante du temps, ni les inconvénients de l'éloignement n'avaient pu retenir. Il en fallut conclure que la réputation artistique des jeunes musiciennes de cet excellente maison devait être très bien répandue au loin. C'est du reste ce qu'est venu confirmer l'exécution d'un programme varié et très attrayant.

La *Grande marche de concert* de Schmidt ouvrit la séance. Ce morceau fut joué par huit exécutantes sur quatre pianos : la précision, l'observation des nuances, et le bon goût qui présidèrent à son exécution proclamaient hautement le soin extrême avec

lequel on enseigne la théorie ainsi que la pratique musicale dans ce pensionnat. Nous avons encore présent à l'esprit l'effet grandiose qu'y produisit, à la distribution des prix, en Juillet dernier, l'exécution, par trente-six élèves, sur douze pianos, d'un grand Quartette de Czerny. Il est bien rarement donné d'entendre semblable concert de pianos, et assurément l'ensemble et la précision avec lesquels fut rendue cette pièce étaient admirables.

On ne pouvait guère mieux inaugurer la partie vocale du programme que par l'introduction du charmant duo *Quis est homo* du "Stabat Mater" de Rossini. On sait ce que le maestro a cumulé de difficultés dans cette œuvre sublime,—vocalisation, intonation, mesure, gammes chromatiques, trilles, cadences, et le reste. Tels sont pourtant les obstacles qu'ont surmonté avec un rare bonheur Mlles. A. Halleck et M. Martin, qui avaient résolument abordé ce morceau. Toutes deux, elles possèdent de charmantes voix,—pleines, nettes et sympathiques, et, sous l'habile direction de Signor De Angelis (professeur de solfège et de chant à cette institution) elles devront atteindre, sous peu, un très haut degré de perfection.

L'exécution de plusieurs autres jolies pièces, telles que le *Pas redoublé du Fort Sumpter* de Berge, un *Thème brillant* avec variations, et *Martha* de Flotow, transcrit par Oësten, fut agréablement diversifiée par un chant anglais à quatre parties, intitulé *The festive day*, et par la déclama-tion d'un émouvant petit drame anglais, décrivant l'enlèvement par une bohémienne, de deux jeunes enfants et leur découverte subséquente par leur mère éplorée. Cette intéressante production littéraire, composée dans l'institution même, fut très bien débitée par Mlles McGlinn, Halleck, Gerrigan, Lamb, Dufaux, Brennan et McGill.

Le *miracle des roses*, charmante opérette de Luigi Bordèse, qui unit heureusement l'intérêt du récit au charme de la musique, fut ensuite rendue par un grand nombre des élèves de cette institution. Le soin tout particulier avec lequel fut préparée cette pièce lui assura un succès facile. Les chœurs—celui surtout de "la chanson à boire" et le *Finale*, furent chantés avec beaucoup d'entrain et les solos, duos, et trios décelèrent des voix fraîches et charmantes. Nous devons mentionner particulièrement la belle prière "O vous la Mère aux sept douleurs," qui fut chantée avec beaucoup de sentiment, par Mdlle. Maria Terroux qui remplissait le rôle de Mignon. Mdlle. Elmina Belle dans le rôle de la supérieure, Mdlle. Agnès Halleck, dans celui de Lady Claire, et Mdlle. Josephine Merrill, dans celui non moins intéressant de Graziella, s'acquittèrent à merveille de leurs tâches respectives.

L'infu, pour le digne couronnement d'une si belle fête il fallut revenir à l'admirable "Stabat Mater" de Rossini. On chanta, cette fois, le célèbre *Inflamatus*. Le solo fut confié à Mdlle. Victoria De Angelis, qui, tenant de famille, possède une voix très bien exercée et d'une grande étendue, et dont elle se sert aussi avec beaucoup de

goût et de sentiment. Un excellent chœur, comprenant les nombreux élèves de chant de Signor De Angelis, seconda avec beaucoup d'ensemble la jeune prima-donna, si bien que l'exécution de ce morceau attira les chaleureux applaudissements de l'auditoire enchanté.

Cette charmante séance se termina par l'exécution, sur quatre pianos, d'un *Finale* gai et animé, au rythme bien marqué et d'une mélodie très agréable, et que l'on nous dit avoir été composé par une des élèves de cette institution.

Nous ne devons pas oublier de mentionner que la partie vocale fut très judicieusement accompagnée sur un magnifique piano à queue, et sur un superbe harmonium, auxquels le zélé directeur de cette maison—M. l'abbé Valois—eut l'heureuse idée d'adjoindre un petit orchestre d'accompagnement. Il convia, pour cette fin, à la séance, MM. Lavigne, Martel, Chenêt, Sancer, Leclerc et Boucher, qui tous s'empressèrent de s'y rendre, et, sous l'habile direction de M. l'abbé Barbarin, accompagnaient aussi le chant.

L'orchestration de l'Opérette de Bordèse *Le miracle des roses*, due au talent de M. Oscar Martel (actuellement professeur de musique au Collège de Montréal) nous révèle sous un nouveau jour, les éminentes qualités musicales de ce jeune virtuose.

Il ne nous reste plus qu'à souhaiter que d'aussi charmantes séances se renouvellent plus souvent. Elles contribuent puissamment à former le bon goût musical chez les élèves de nos pensionnats, en même temps qu'elles procurent au public privilégié de rares jouissances.

AVIS DIVERS.

* * * LE 1ER. NUMÉRO DU CANADA MUSICAL.—Les personnes qui auraient encore le premier numéro du *Canada Musical* et qui ne tiendraient pas à en conserver la file, nous obligeraient beaucoup en nous adressant ce numéro. Nous perdons fréquemment de nouveaux abonnés, faute de pouvoir leur procurer le premier numéro du journal, dont nous n'avions commandé qu'un tirage assez restreint.

* * * A NOS ABONNÉS RETARDATAIRES.—Quelques uns de nos amis, désirant nous témoigner leur sympathie en faveur de l'œuvre que nous entreprenons, nous ont prié de les inscrire au nombre des abonnés au *Canada Musical*. Malgré leur non-conformité à la règle que nous avons établie, nous ne leur avons point discontinué l'envoi du journal,—mais nous les prions aujourd'hui de vouloir bien rendre plus sensibles leurs sympa-

thies, en nous faisant parvenir, au plutôt, le modeste montant de leur abonnement—un dollar.

* * * LA PUBLICATION ET L'EXPÉDITION DU CANADA MUSICAL étant une affaire tout-à-fait distincte de notre magasin de musique, nous prions MM. les professeurs, et les directeurs de maisons d'éducation qui peuvent avoir avec nous des comptes courants pour la musique, de vouloir bien se conformer à notre règle d'exiger d'avance l'abonnement au journal, et, à l'exemple des collèges de Ste. Thérèse, de St. Hyacinthe, de Joliette, de Ste. Anne de la Pocatière,—des couvents de la Pointe-Lévis, des Ursulines des Trois-Rivières et de Québec, de St. Hyacinthe, de Terrebonne, de Varennes, de Ste. Marie Monnoir, de St. Aimé, etc.,—de nous faire parvenir le montant de leur souscription.

* * * LES FRAIS relativement élevés de l'impression, de la distribution, et de l'expédition du *Canada Musical*, ainsi que le port que nous sommes obligé de payer, ne nous permettent pas d'adresser le journal à qui que ce soit autrement qu'à titre d'abonné payant. Quelques personnes nous ayant soupçonné d'un excès de complaisance, nous tenons à les désabuser sur ce point.

VARIETES.

— Nous sommes heureux d'apprendre que l'excellent système d'enseignement adopté par M. Jules Hone porte déjà d'heureux fruits. Cet habile professeur compte près de 40 élèves, dont vingt-sept apprennent le violon, et sept se livrent exclusivement à l'étude du solfège, de l'harmonie et du contre-point. Nous enrégistrons ce fait à titre de progrès musical dont notre ville peut à bon droit, s'enorgueillir.

— M. F. Jehin-Prume, après avoir fait, depuis plusieurs semaines, les délices des *dilettanti* des États du Sud et de l'Ouest, en compagnie de Mdles. De Gebele et Plodowska, cantatrices, de Karl Formes, basse, de Signor Limberti, tenor, et de Bernardus Boekelman, pianiste accompagnateur,—se propose de partir de New York, vers le 15 Janvier prochain, à la destination de la Havane, où il passera probablement l'hiver.

— "L'Ordre" publiait cette semaine, une longue et intéressante correspondance de M. Dominique Ducharme, rendant compte d'un des derniers grands concerts classiques populaires du célèbre chef d'orchestre Parisien—M. Pasdeloup.

NOËL.

L'approche du beau jour de Noël avec son aimable cortège de fêtes consacrées à honorer le Divin Enfant, nous engage à placer sous les yeux de nos lecteurs une courte analyse des charmants cantiques populaires de Noël,—analyse qui fut publiée il y a déjà quelques années, dans une des excellentes revues littéraires de cette ville. Nous la faisons suivre d'un *noël* en vers, assez singulier : il est du très petit nombre de ceux que Saboly composa en français, et qui, par l'intercalation d'expressions latines dues à des souvenirs bibliques, se rattache au genre des *Epîtres farcies de St. Etienne*.

.... Nous avons dit "Noël," cher lecteur. Causons un moment sur ces doux cantiques. Avez-vous pu les écouter sans émotion? Entendez-vous cette mélodie à la fois suave et plaintive? De pieuses voix proclament leur amour pour le Messie, qu'elles attendent avec une si grande impatience. Chantons avec elles :

"Que j'aime ce Divin Enfant!"

Aux accents tristes de ce refrain, vous établissez facilement un rapport intime, une petite parenté avec le cantique populaire de l'Avent, "Venez divin Messie." On semble l'attendre encore, et on lui chante dans ce mode mineur, qui exprime si bien l'incertitude où l'on est de sa venue, l'amour que son attente fait naître dans nos cœurs.

Enfin voici le Messie! De bruyants carillons vous annoncent sa naissance. Ecoutez les mâles voix des choristes qui vous invitent dans un chant de triomphe et de joie, mais toujours revêtu du langage mystique de l'Eglise, à le venir adorer.

Adeste fideles, læti, triumphantes
Venite adoremus Dominum,
Deum infantem, pannis involutum,
Pro nobis egenum, et feno cubantem.

Votre piété vous a depuis longtemps interprété ces sublimes paroles. Quelque soit l'origine prétendue de cet air si populaire et si beau, que le Protestantisme musical cherche à accaparer en le nommant "Hymne Portugais," ou autrement, c'est en vain, car il porte plus d'une marque indubitable qui nous le fait reconnaître pour "*bon catholique*." Fidèles néanmoins à leur principe de réformation bouleversante, nos frères séparés ont converti en *marche funèbre*, cette mélodie inspirée à l'art chrétien pour chanter dignement la naissance de l'Homme-Dieu.

Mais ces braves bergers n'en sont pas encore rendus à leur syntaxe, ils ignorent encore les aridités de *rosa, rosæ!* Feront-ils tûre, pour cela, les émotions qu'ils éprouvent,—nullement. Ils vous invitent, avec toute la naïveté de leur langage simple et vulgaire, aux sons animés d'un air qui trahit la joie et le bonheur qui les envahit, à les joindre dans leur pieux pèlerinage. Gaiment ils vous chantent :

"Ca bergers assemblons nous,
Allons voir le Messie!"

Puis il se fait un *pianissimo*, on se communique tout bas un secret, on se donne le mot, bien bas :

"Cherchons cet enfant si doux

"Dans les bras de Marie,

Ecoutez.. "Je l'entends.. il nous appelle tous!"

Alors l'orgue immense reprend dans toute la majesté de sa puissance, et un chœur vigoureux s'écrie dans un transport de joie :

"O sort digne d'envie!"

De retour de leur pieuse excursion, une harmonie céleste frappe l'oreille de ces heureux bergers : eux-mêmes vous l'apprennent.

"Les anges dans nos campagnes"

"Ont entonné l'hymne des cieux."

Gloria in Excelsis Deo!

Et le cœur exalté par tant de douces émotions entonne cette aimable pastorale :

"Nouvelle agréable!"

"Un Sauveur enfant nous est né."

Mais revenons aux divins mystères,—les voûtes sacrées redisent encore les glorieux échos de la préface. Le ministre de l'Enfant-Dieu prononce les mystérieuses paroles de la Consécration, et l'Enfant Jésus descend sur nos autels. Prêtez maintenant l'oreille aux accents si doux et si expressifs de l'orgue Il fait au nom des fidèles qu'il représente, acte de foi, de reconnaissance, et d'adoration : il chante dans ses plus suaves accents et sur ses registres les plus doux :

"Dans cette étable, que Jésus est charmant!"

"Qu'il est aimable!"

"Dans son abaissement!"

Cher lecteur! Restez-vous insensible à ces hymnes célestes? Votre foi serait-elle donc éteinte? Lorsque voyant Jésus sous vos yeux, vous entendez redire par une voix si éloquente :

"Qu'il est aimable dans son abaissement!"

Seriez-vous donc privé de toute sensibilité, de tout sentiment religieux!

Le triple sacrifice achevé, nous avons entendu entonner ce chant grégorien plus solennel encore en ce beau jour : "Votis Pater annuit." Rallentissant subitement la mesure, le chœur adresse au ciel, dans une harmonie large et accentuée cette sublime prière :

"Qui pro nobis nascitur

"Da Jesum cognoscere.

"Da Jesum deligere."

"Faites nous connaître Jésus, et faites nous aimer Jésus qui naît pour nous."

Tout est terminé, la foule se retire, et l'âme est remplie des augustes mystères qui viennent de se passer sous ses yeux : elle donne expression à sa joie en déroulant dans un joyeux cantique.

la plus aimable simplicité du langage, l'affectueuse histoire de la naissance de Jésus :

“ Il est né le divin Enfant : ”
 “ Jouez hautbois ; résonnez musettes ! ”

NOEL COMPOSÉ PAR SABOLY.

1.

Voici le Roi des Nations,
Natus ex sacra Virgine,
 Ce Fils de bénédiction,
Ortus de David semine;
 Voici l'Etoile de Jacob,
Quam prædixerat Balaam,
 Ce Dieu qui détruit Jéricho,
In clara terra Chanaan.

2.

Il descend du plus haut des Cieux,
Hunc adoremus Dominum ;
 Il vient naître dans ces bas lieux,
Inter bovem et asinum.
 Ce Verbe du Père éternel
Exsolvit quæ non rapuit ;
 Pour sauver l'homme criminel,
Matris alvum non horruit.

3.

Bethléem la sainte Cité,
Christi cunabulis clara,
 Nous a donné le Sainteté
Majori filio Sara.
 Cet Enfant né donna la Loi
Supra sanctum montem Sinai ;
 Quoique abaissé, c'est un grand Roi,
Et nomen ejus Adonai.

4.

C'est le Fils d'un Dieu tout-puissant,
Aliàs formidabilis ;
 Il paraît aujourd'hui naissant,
Puer pauper et humilis.
 Pour délivrer le genre humain
Ex ore evo demonis,
 Ainsi naît notre Souverain,
Propter salutem hominis.

5.

Adorons donc ce Saint des saints,
Quia in terris visus est.
 Allons lui tous baiser les mains,
Pro omnibus nunc natus est.
 Ainsi cet adorable Enfant,
Vocatus sanctus Israël,
 Vient pour tous répandre son sang,
Sicut prædixit Daniel.

6.

Bergers, accourés promptement
In hoc diruptum stabulum
 Et salués très humblement

Aeterni Patris Filium.

Il nous a procuré la paix,
Jam nunc includens Tartara ;
 Chantons sans cesse ses bienfaits,
In tympano et cythara.

7.

O mère aimable du Sauveur,
Concepta sine maculâ,
 Priés pour nous le Créateur,
Ut nostra solvat vincula ;
 Et nous chanterons désormais,
Dei nostri magnalia,
 Qu'à Dieu gloire soit à jamais
In sæculorum sæcula.

DE L'ENSEIGNEMENT DU PIANO.

(Suite.)

V

De l'étude du mécanisme.

Quelque bien doué que soit un élève, eût-il reçu de la nature la plus riche organisation, si le travail n'a pas assoupli ses doigts, si, par une étude persévérante, il ne les a pas rompus à toutes les difficultés du mécanisme, non-seulement il est une perfection de talent à laquelle il n'atteindra jamais, mais, tôt ou tard, ses progrès seront arrêtés par des obstacles imprévus.

L'étude du mécanisme entrera donc pour une large part dans le plan de travail de tout élève qui aspire à de brillants résultats. Le quart, ou mieux encore, le tiers du temps consacré au piano y sera régulièrement employé. Ici le professeur rencontrera quelquefois de la résistance car, il faut bien le reconnaître, l'étude des exercices est aride, peu attrayante, et l'élève, dans son ignorance, en contestera souvent l'utilité. Si, pour vaincre cette résistance, les moyens de persuasion sont insuffisants, si l'élève n'est pas encore en âge d'écouter les conseils de l'expérience et de la raison, le professeur agira d'une manière plus directe et exigera que le mécanisme soit étudié en sa présence. La maître qui demande rarement des gammes et des exercices doit être certain que les élèves, livrés à eux-mêmes, en font plus rarement encore. Celui, au contraire, qui observe l'excellente méthode d'ouvrir chaque leçon en employant quelques minutes à la gymnastique des doigts obtient, par la pratique, ce qui serait refusé à de simples conseils. Presque toujours le succès justifie l'attente du maître et les élèves, entraînés à leur insu par la force de l'habitude, arrivent peu à peu et de leur propre mouvement, à reproduire, dans l'étude particulière, l'ordre de travail adopté à la leçon. Des lors, la cause est gagnée.

Le mécanisme doit être étudié dans un mouvement très modéré, seul moyen pour acquérir une bonne articulation et une parfaite égalité. Une attention soutenue est indispensable, car c'est une grave erreur de croire que le but est atteint parce

qu'on a remué les doigts pendant un temps déterminé. Kalkbrenner, dans sa méthode, conseille aux élèves de lire en étudiant les exercices. Loin de partager l'opinion de l'illustre professeur, je pense qu'on ne saurait apporter trop de soin et de réflexion à ce travail. Si l'attention se relâche, si l'esprit est distrait, les doigts agissent machinalement, et n'acquiescent que d'une manière très-imparfaite les qualités essentielles à une belle exécution.

Un dernier mot. Quand les exercices sont étudiés en présence du professeur, il est bon qu'il accompagne d'une main, à l'octave, la partie qu'exécute l'élève. De cette manière l'élève suit le mouvement sans le presser ni le ralentir, et se règle sur le modèle qu'il a devant les yeux; il apprend, chose si précieuse, à travailler lentement, correctement, et, pourquoi ne pas le dire? *Il s'ennuie moins* qu'en voyant son maître immobile à ses côtés. Je crois m'être suffisamment étendu sur ce sujet. Le but de ce livre étant de guider de jeunes professeurs dans la carrière de l'enseignement, plutôt que d'instruire sur l'art de jouer du piano, je dois m'abstenir ici de toute démonstration technique. Je renvoie pour cela à la préface de mon *Écol du mécanisme*. Cette préface renferme un exposé des principes fondamentaux et, particulièrement, l'indication des procédés par lesquels on obtient une belle sonorité du piano.

VI

De l'emploi des recueils d'études.—Conseils divers.

L'usage des recueils d'études a pris aujourd'hui une si large place dans l'enseignement du piano qu'il est indispensable de présenter ici quelques réflexions à ce sujet.

Les *Études*, proprement dites, sont d'invention moderne. Il y a un demi-siècle environ, les études de Cramer mirent en vogue ce nouveau genre de composition, qui, en principe, doit présenter dans un cadre restreint, des difficultés toutes spéciales. Depuis cette époque, des pianistes d'un rare mérite ont marché sur les traces de ce maître célèbre, mais quelquefois en modifiant à dessein le caractère primitif de l'œuvre qu'ils s'étaient proposée pour modèle, et en donnant au mot *étude* une signification plus large et plus étendue. C'est ainsi que, de nos jours, de nombreuses publications ont paru sous tant de titres divers, tels que: *Études de style*, *Études de mécanisme*, *Études expressives*, *Études de bravoure*, *Études caractéristiques*, *Études pour les petites mains*, etc., etc. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que l'extension de ce genre a aidé beaucoup à l'enseignement du piano, et que sous le titre d'*Études*, si modeste en lui-même, les grands pianistes de notre époque ont produit leurs plus belles inspirations.

Il existe, je viens de le dire, un grand nombre d'excellents recueils d'études, applicables à tous les âges et à tous les degrés de force. Il y aurait de graves inconvénients à donner des indications

trop précises sur l'emploi qu'il faut en faire, car tout dépend ici de l'aptitude de l'élève, de son organisation, du but que l'on se propose et de mille autres circonstances. C'est donc au professeur à faire un choix judicieux, à chercher avec soin ce qui convient soit pour détruire un défaut enraciné, soit pour développer une qualité naissante. Ainsi, à l'élève dont le mécanisme est imparfait, il donnera tel recueil écrit tout exprès pour la gymnastique des doigts, tandis qu'il fera prendre tel recueil, plus spécial au point de vue du *phraser*, des nuances et de l'accentuation à l'élève en qui le sentiment musical est à peine éveillé. Quelquefois même il sera utile d'employer simultanément deux recueils: l'un pour le mécanisme, l'autre pour le style. Cette méthode réussit dans certains cas, et, pour citer un exemple, j'ai souvent obtenu d'excellents résultats en laissant étudier à la fois l'*Art de délier les doigts*, de Czerny, et les *Études d'expression*, de Stephen Heller, (Op, 47).

Quelques auteurs, d'un talent incontestable, ont publié de volumineuses collections d'études dont les nombreux cahiers, échelonnés par degrés de force, s'enchaînent depuis les premières notions jusqu'aux plus hautes difficultés de l'art de jouer du piano. Je n'approuve pas l'usage exclusif de ces collections. Je crois qu'une éducation musicale est incomplète quand elle a pour base les productions d'un seul auteur. En émettant cette opinion, il est bien entendu qu'il n'entre nullement dans ma pensée de faire la critique des œuvres de tel ou tel artiste. J'établis simplement un principe, trop vrai pour être contesté. Tout compositeur a des tendances particulières, un tour mélodique qui lui est propre, des harmonies qu'il affectionne, et, alors même qu'il s'applique à changer son style, il retombe à son insu dans les formes familières à son talent. Les élèves, de leur côté, en étudiant un maître à l'exclusion de tout autre, reçoivent, pour ainsi dire, un reflet de son individualité, s'identifient avec sa *manière*, et deviennent, par cette raison même, hors d'état de comprendre les œuvres d'un caractère différent. Ne rencontre-t-on pas des enfants qui, n'ayant jamais joué d'autre musique que les études de Bertini, sont incapables, sortis de là, d'interpréter convenablement la plus simple phrase d'un autre auteur? Je crois donc essentiel d'introduire quelque variété dans le choix des ouvrages qui servent à l'enseignement. Par cette méthode, le sentiment, l'intelligence musicale se développent d'une manière plus heureuse, et l'on évite la monotonie, qui engendre si souvent l'ennui et le dégoût de l'étude.

Certains professeurs ont pour principe de faire jouer des études d'un degré de difficulté supérieure à la force de leurs élèves. Ils pensent sans doute obtenir des progrès plus rapides en proposant un but plus éloigné, qu'on ne peut atteindre sans redoubler d'efforts. Je ne partage pas leur opinion. Jamais talent ne sera pur et correct si, dès les premières leçons, le maître n'a pas su inspirer le goût de la perfection. Loin de rechercher la perfection, l'élève, qui étudie de la musique au-dessus

de ses forces, se contente d'un à peu près toujours funeste dans les questions d'art. Peu à peu il perd le sentiment du vrai, le sentiment du beau, et finit par accepter le médiocre comme dernier terme de son ambition.

Il est, je le répète, de la plus haute importance de proportionner à la force de l'élève la musique employée pour l'enseignement; mais, si peu difficile que soit cette musique, elle le sera toujours trop si l'élève ne sait pas étudier. Voilà ce que l'on parvient rarement à faire comprendre. L'habitude de travailler trop vite est un défaut contre lequel les professeurs ont sans cesse à lutter; les recommandations à cet égard sont presque toujours infructueuses. Il faut donc recourir à des moyens plus directs, il sera utile, par exemple, de faire répéter à la leçon même, lentement et séparément, tous les passages renfermant une difficulté particulière, surtout si ces passages demandent une certaine rapidité d'exécution. En un mot, le professeur doit toujours se préoccuper de la manière dont ses élèves travaillent en son absence. Il ne saurait trop leur répéter que si les progrès dépendent du nombre d'heures consacrées à l'étude ils dépendent plus encore du soin, de l'application et du zèle que l'on y apporte.

FÉLIX LE COUPPEY,

Professeur au Conservatoire Impérial de musique.
(à continuer.)

LA QUESTION DU JOUR.

La question du jour sera bientôt celle-ci: "que lui donnerai-je pour étrennes?" Question non moins difficile à résoudre que le serait celle de l'apropos d'une confédération universelle, ou de l'extradition d'un Lamirande: question qui plus d'une fois, a plongé dans d'amères réflexions de sensibles parents, des amis dévoués, mais fort embarrassés de reconcilier ensemble un gousset épuisé et une affection vive et sincère. On nous pardonnera donc une petite suggestion sur le sujet, qui contribuera peut-être à dissiper quelque peu les perplexités de nos aimables abonnés.

Constatons donc que ces étrennes qui joignent à l'agrément un enseignement utile et profitable doivent nécessairement l'emporter sur toutes les autres. Les cornets de bonbons, les poupées, les polichinelles, les moutons qui bêlent, ont fait leur temps. Les robes de soie, les dentelles, les fourrures, cela est du domaine de la toilette, et tout papa est *ipso facto* tenu de pourvoir à la garde-robe.

Bref, si vous voulez vous épargner des démarches inutiles et économiser, par un choix judicieux, temps et argent, dirigez vous tout droit chez MM. J. B. Rolland et fils, ou chez MM. Beauchemin et Valois. Là, vous trouverez en grande variété, un excellent choix d'ouvrages nouveaux de littérature, d'histoire, de voyages, de biographie et de sciences, ainsi qu'un magnifique assortiment de livres de piété et de dévotion, richement reliés et spéciale-

ment importés, par ces entreprenantes maisons pour les fêtes de Noël et du jour de l'an.

Ou bien encore, la personne à laquelle vous destinez un cadeau est-elle tant soit peu musicienne, c'est alors chez l'éditeur de musique que vous devrez vous adresser. Rien, en effet, ne saurait plaire d'avantage à un jeune virtuose que la dernière publication musicale du jour, ou quelque recueil de morceaux choisis, tels que le "Home Circle," le "Welcome guest," etc.—ou bien encore, une jolie collection de fraîches romances, ou quelques chants d'un opéra populaire. Un choix de morceaux d'orgue ou de chants sacrés serait un cadeau très acceptable à présenter à un organiste zélé et fidèle, — à des chœurs assidus et dévoués.

Et pourquoi ne pas y ajouter un abonnement au "Canada Musical." Nous commençons, le 1^{er} Janvier prochain, la publication de plusieurs articles fort intéressants, entre autres, une piquante biographie de Rossini; le moment serait donc bien choisi pour prendre un abonnement qui, de cette date à la fin de l'année (au 1^{er} Septembre, 1867.) n'est que de 75 cents.—encore a-t-on le privilège de reprendre immédiatement en prime, le montant entier de son abonnement en musique, à choisir parmi les vingt et un morceaux désignés sur la première page du journal.

Nous nous engageons à satisfaire tous ceux qui voudront bien se prévaloir de notre petit conseil et nous faire visite (au No. 260, Rue Notre Dame,) à l'époque des fêtes. Nous apporterons le même soin à l'exécution de toutes commandes que l'on voudra bien nous adresser de la campagne, en y joignant la désignation ou une courte description des morceaux voulus, ainsi que le montant que l'on désire consacrer à cet achat. Toute musique ainsi commandée sera expédiée par nous *franc de port*, par le retour de la malle.

LISTE D'ABONNÉS AU CANADA MUSICAL QUI ONT ACQUITTE LEUR ABONNEMENT

(Suite.)

Edouard Marchand	St. Jérôme.
Mlle. Valentine Prevost.....	do
Charles Panneton	Joliette.
Les demoiselles du Couvent	St. Aimé.
M. l'abbé Charlebois.....	Collège de Ste. Thérèse.
Timoléon Piché, N. P.....	St. Paul Abbottsford.
Couvent de la Présentation....	St. Georges de Henryville.
Eugène Brissette	Ste. Elizabeth.
Arthur Lavigne*.....	Montréal.
John Laganière	West Meriden. Conn. E.U.
M. le Dr. Mount	Acton-Vale.
Mlle. Phélanise Cloutier.....	St. Hyacinthe.
M. le Dr. Bondy	Lavaltrie.
Mlle. Sophie Dupont.....	Yamachiche.

(à continuer.)

Les abonnés dont le nom est suivi d'un* ont droit à la Prime qu'ils n'ont pas encore reçue.

MESSE DE SAINTE CÉCILE: A QUÉBEC.

Hier a été chantée dans l'église Saint-Jean-Baptiste une messe solennelle en l'honneur de Sainte Cécile. C'est la première fois, croyons-nous, que cette Sainte est fêtée à Québec comme la patronne des musiciens, et nous pouvons dire que cette solennité ne pouvait être inaugurée sous de plus heureux auspices. Les amateurs de l'*Union Musicale*, sous l'habile direction de M. Ernest Gagnon, ont exécuté, avec une perfection vraiment étonnante, plusieurs morceaux des maîtres les plus célèbres.

Comme l'espace nous manquerait pour faire une appréciation détaillée de chacun de ces morceaux, voici l'ordre dans lequel ils ont été exécutés.

Entrée.—improvisation sur le premier prélude de J. S. Bach et sur le célèbre air d'église de Stradella, par M. Ernest Gagnon.

Kyrie—Haydn (2^e. messe). Solo par Mlle. Dupré.

Gloria—Mozart (12^e. messe).

Quatuor—(Quoniam) Mlles. Dupré, et Dugal. M. M. Plamondon et Legendre—Le *Cum Sancto Spiritu* a été enlevé avec un entrain admirable.

Au graduel—*Ave Maria* sur le premier prélude de Bach. Le motif donné d'abord avec justesse et pureté sur le violon par M. Lavigne a été répété par Mlle. Dupré avec une ampleur, une puissance d'expression qui ont ravi tout l'auditoire. Le trait final, dans lequel la voix parcourt plus de deux octaves, du *si* aigu au *sol* grave a été rendu avec une indéfinissable richesse de vocalisation.

Credo—Mozart—(12^e. messe). Les chœurs ont été chantés avec une ensemble remarquable, et le solo parfaitement rendu par M. Plamondon accompagné avec précision par Mlles. Vézina, Dugal et par M. Leclerc.

Offertoire—Élégie de Ernst pour violon exécuté par M. Lavigne qui a joué avec un fini d'expression, tout à fait artistique, et qui dans un aussi vaste édifice que l'église Saint-Jean a su cependant faire beaucoup d'effet.

Sanctus—Weber.

Benedictus—quatuor rendu délicieusement par Mlles. Rousseau et Gourdeau et par MM. Marmette et Gingras.

Agnus. Haydn (2^e. messe).

(Soli par Mad. Pichette, Mlle. Dugal, M. Drolet et M. Leclerc.) Ce chef d'œuvre du grand compositeur commence par un *adagio* délicieux. Le *dona nobis pacem* qu'il développe avec complaisance, a été exécuté avec un ensemble parfait.

Sortie—Orgue, Lefebvre-Wély, par M. Gustave Gagnon qui était chargé aussi de l'accompagnement des différentes parties de la messe.

L'accompagnement est un art plus difficile qu'on ne le croit généralement, et certainement M. Gus-

tave Gagnon mérite des éloges pour le goût et l'habileté qu'il a montrés dans le choix et la combinaison des différents jeux. Jamais peut-être le bel orgue de Saint-Jean n'avait paru avec autant d'avantage.

En résumé, nous pouvons dire que tous et chacun des morceaux chantés et exécutés, l'ont été avec un talent, une perfection qui décelaient plutôt des artistes que des amateurs.

M. Ernest Gagnon doit être heureux du succès qu'il vient d'obtenir et qui le dédommage amplement des peines et du travail qui s'est imposés pour fêter dignement la patronne des musiciens.

Nous apprenons avec plaisir que les membres de l'*Union Musicale*, pour honorer son mérite, et lui témoigner leur reconnaissance, lui ont présenté un magnifique bâton-mesure en bois de rose, richement monté en argent et sur lequel est ciselé une lyre d'argent entourée d'un ruban, avec cette inscription : *A M. Ernest Gagnon, à l'occasion du 22 Novembre 1866.*

La quête du jour a été faite au profit des incendiés et nous avons lieu d'espérer qu'elle a été abondante.

Le sermon a été prêché par M. l'abbé Lagacé, qui avait pris pour sujet : *De bart musical au point de vue religieux.*

Nous n'avons que le temps de dire que le discours de M. Lagacé, couronne dignement cette belle solennité. Pour la forme et les idées, c'est un chef d'œuvre digne de figurer à côté des meilleurs discours religieux prononcés sur un pareil sujet.—*Le Courrier du Canada*, 23 Novembre, 1866.

CONSEILS DE ROBERT SCHUMANN AUX JEUNES MUSICIENS,

TRADUITS PAR L'ABBE FRANCOIS LISZT.

(Suite.)

—Ne vous laissez pas séduire par les applaudissements qu'obtiennent de grands virtuoses; préférez toujours les éloges des artistes à ceux de la multitude.

—Tout ce qui vient avec la mode s'en va avec elle, et si vous ne vous appliquez à jouer que ce qui est de mode maintenant, en vieillissant vous deviendrez insupportable à tout le monde et ne serez estimé de personne.

—Beaucoup jouer dans le monde, a plus d'inconvénients que d'avantages; tenez compte de votre public, mais refusez fermement de jamais jouer une pièce dont vous rougiriez ailleurs.

—Ne négligez aucune occasion de faire de la musique avec d'autres personnes, en duos, trios, etc. Ces exercices rendront votre jeu coulant et lui donneront du mouvement, de la couleur. Accompagnez souvent les chanteurs.

—Si tous les artistes voulaient être premiers violons, on ne pourrait pas organiser un orchestre. Ainsi respectez la position de chaque musicien.

**Calendrier Mensuel et guide des Organistes et Chantres pour les Offices
des Dimanches et Fetes.**

**Consacrer à l'Immaculée conception DECEMBRE. Ce mois a 31 jours.
de la Sainte Vierge Marie.**

Décembre, (du latin *December*), a été ainsi nommé parce qu'il était le 10^e mois de l'année Romaine.

J. M.	Fêtes Religieuses.	EPHÉMÉRIDES MUSICALES ET NATIONALES.
1 S	St. Eloi.	Naissance de Lafont, 1791.
2. 2^e. 1^{er} de l'Avent. Semi-Double. Messe de l'Avent sans orgue. 1 ^{ères} . Vêpres du suivant. Hymne: <i>Iste Confessor</i> . Mémoire du Dimanche.		
3 L	St. François-Xavier	Début de Duprez, 1835.
4 M	St. P. Chrysologue.	(le 5) Mort de MOZART, 1792: le 5 Décembre, 1826, son <i>Requiem</i> est
5 M	Ste. Bibiane.	[exécuté dans la cathédrale de Linberg, sous la direction de son fils.
6 J	St. Nicolas.	Naissance de Lablache, 1794.
7 V	St. Ambroise.	Naissance de Stephen Glover, 1814.
8. 8. 1^{re} Immaculée Conception de la B. V. M. (d'obligation.) 2 ^{de} . classe, avec octave. Messe du 2nd 1^{er} 2 ^{des} Vêpres de l'Immaculée Conception. Hymne: <i>Ave, maris stella</i> . Mémoire du Dimanche suivant.		
9. 9. 2^e de l'Avent. Semi-double. Messe de l'Avent, sans orgue. Vêpres du Dimanche. Hymne: <i>Creator alme siderum</i> . Mémoires de l'octave et de St. Melchiade.		
10 L	St. Melchiade.	Naissance de la comtesse de Lovelace, fille de Lord Byron, et harpiste dis
11 M	St. Damase.	Naissance de BERLIOZ, 1803. [tinguée, 1815.
12 M	St. Xiste.	Naissance de Brunner, 1792
13 J	Ste. Luce.	Première apparition de Madame Catalani à l'Opéra Italien, 1806.
14 V	St. Nicaise.	Mort de BACH, 1788.
15 S	St. Caudide.	Exécution monstre de FELISÉ de Mendelsohn. à Exeter Hall, 1848.
18. 18. 3^e de l'Avent. Semi-Double. Messe de l'Avent avec orgue. Vêpres du Dimanche. Hymne: <i>Creator alme siderum</i> . Mémoire du suivant.		
17 L	St. Eusèbe. [V.M.]	Naissance de BEETHOVEN, 1770.
18 M	Expectation de la B.	Naissance de Carl-Maria Von WÉBER, 1786.
19 M	St. Timoléon.	Mort de Stoepe!, 1836.
20 J	St. Théophile.	Naissance de Léopold de Meyer, 1816.
21 V	St. Thomas, Apôtre	Exécution, à Montréal, de Cardinal et Duquet, 1838.
22 S	St. Félix.	(le 16.) Naissance de BOIELDIEU, 1775,
23. 23. 4^e de l'Avent. Semi-Double. Messe de l'Avent, sans orgue. Vêpres du Dimanche. Hymne: <i>Creator alme siderum</i> .		
24 L	St. Lucien.	Naissance de Jules Benedict, 1804.
25. 25. Noël. 1^{re} Classe. avec octave. Messe Royale , que l'on peut faire précéder de l' <i>Aleste fideles</i> , pendant l'entrée du chœur. 2 ^{des} . Vêpres de Noël, (solennelles). Hymne: <i>Jesu, Redemptor omnium</i> . Mémoire du suivant. Au Salut solennel on peut introduire la Prose du jour: <i>Votis Pater annuit</i> .		
26 M	St. Etienne.	Naissance de François Hunten, 1793.
27 J	St. Jean, Ap. et Ev.	Premier concert de Liszt, à Berlin, 1841.
28 V	SS. Innocents.	Naissance de Schevanberg, 1740.
29 S	St. Thomas, Ev.	Mort du Dr. Crotch, 1847.
30 Dimanche dans l'Octave. Semi-Double. Messe des Dimanches de l'année. 2 ^{des} . Vêpres de Noël. <i>A capitulo</i> du suivant. Hymne: <i>Iste Confessor</i> . Mémoires du Dimanche et des 4 Octaves.		
31 L	St. Sylvestre.	Mort du musicien-aveugle Oliver Shaw, 1848.

ADRESSES DES PROFESSEURS DE MUSIQUE, CARTES D'AFFAIRES, ETC.

FRANCOIS BENOIT.

Directeur des Orphéonistes;
Rue Ste. Marie, 510.

JEAN BRAUNEIS,

Professeur de Musique,
2, Place Jamaica,
Rue des Allemands, 37.

JAMES P. CRAIG,

Facteur de Pianos brevetés,
Rue St. Laurent, 122 et 124.

GAETANO DeANGELIS,

Professeur de chant,
Avenue de l'Union, 28.

JOSEPH A. FOWLER,

Professeur de Piano,
Rue Montcalm, 139.

ERNEST GAGNON,

Organiste de la Cathédrale,
Rue Couillard, 14, Québec.

GUSTAVE GAGNON,

Organiste de l'Eglise St. Jean,
Rue Couillard, 14, Qu bec.

JULES HONE,

Prof. de Violon, Harmonie et
Contre-point,
Rue de Bleury, 24.

J. BTE. LABELLE,

Organiste de l'Eglise Paroissiale,
Rue Notre Dame, 247,

LAURENT, LAFORCE & CIE.

Import. de Pianos et de musique,
Rue Notre Dame, 233.

AUG. LAVALLEE,

Réparateur d'instruments,
Côte St. Lambert, 32

PAUL LETONDAL,

Professeur de Musique,
Rue Lagauchetière, 339.

GEORGES MAILLOUX,

Professeur de Piano,
Rue St. Constant, 47.

SALOMON MAZURETTE,

Professeur de Piano,
Rue St. Laurent, 232.

LOUIS MITCHELL,

Facteur d'Orgues.
Rue St. Antoine, No. 106.

Nous avons inséré par erreur, dans notre dernier numéro, l'adresse d'une de nos abonnées, qui n'y devait point paraître : nous rectifions aujourd'hui l'erreur en supprimant l'adresse, et en priant notre estimable abonnée de la vouloir bien excuser.

RICHARD RENAUD,

Directeur de musique d'orchestre,
Carré Chaboillez, No. 10.

MOISE SAUCIER,

Professeur de Musique,
Rue des Allemands, No. 41.

Dans l'intérêt de l'art musical, la rédaction du *Canada Musical* informe respectueusement M. M. les Curés et autres intéressés qu'elle publiera volontiers et *gratis* toutes annonces relatives à des situations vacantes d'Organistes, de Chantres ou de Directeurs de chœurs. On se charge aussi de recommander d'habiles professeurs de musique aux familles et aux Directeurs d'écoles ou d'institutions qui en auraient besoin.

La dernière publication musicale Canadienne

est

GÆGILIA MAZURKA,

Petit Caprice de Salon.—facile et brillant ;

Prix : 30 cents.

OU VOULEZ VOUS ALLER ?

Charmante Barcarole,

par

CHARLES GOUNOD,

Prix : 50 cents.

MES TROIS COUSINS,

Spirituelle chansonnette,

par

ETIENNE ARNAUD.

Prix : 25 cents.

SI VOUS N'AVEZ RIEN A ME DIRE,

Délicieuse Romance sentimentale,

par

Mme. LA-BARONNE DE ROTHSCHILD.

Prix : 35 cents.